

Légendes :

L'AUTRE GUERRE

Reportage Photographique de
Miquel DEWEVER-PLANA

Guatemala 2007 – 2012

Les témoignages sont extraits du livre « L'AUTRE GUERRE »
de Miquel Dewever-Plana aux Éditions Le bec en l'air.



Photo 01 - *« Quand ceux du ministère public sont venus m'interroger, je leur ai dit que je ne savais rien, que je ne connaissais pas les gens qui avaient tiré sur mon père. En réalité, je sais très bien qui c'est. Mais les nommer ne servirait à rien... Me taire, c'est protéger ma famille. Et je n'ai pas voulu me créer d'autres problèmes. C'est par la bouche que le poisson crève, et moi je ne voudrais pas mourir pour quelques mots de trop. » Ofelia P. 20 ans.*



Photo 02 - *« (...) Le jour où ils ont tiré sur ma petite sœur de 15 ans, je suis devenue comme une tigresse en cage. Elle n'était mêlée à aucune histoire, mais comme elle vit dans un quartier contrôlé par un gang, sa vie ne vaut rien. J'ai cherché à savoir qui s'était attaqué à elle et j'ai demandé de l'aide à des tueurs à gages (...) On y est allés la nuit et, planqués dans une voiture aux vitres teintées, on les a butés. Le premier est tombé sur les marches d'une échoppe et le deuxième s'est écroulé sur le trottoir. On a appelé la police pour leur dire que le boulot était fait et pour qu'ils nous donnent une demi-heure pour décamper. (...) Finalement, nous sommes devenus comme les mareros (membres d'un gang), voire pire, parce que nous, on s'imagine avoir le droit d'agir en marge de la loi alors qu'en fait, on n'est rien d'autre qu'une autre bande d'assassins, comme eux. » Alejandra L. 29 ans, assistante sociale.*



Photo 03 - *« La violence est un monstre à mille têtes : si tu lui en coupes une, il y en a deux qui repoussent. On tue un pandillero (membre d'un gang), mais il y a deux gosses derrière, qui ne rêvent que de prendre sa place. J'ai l'impression que les organisations qui s'efforcent de réinsérer et de réhabiliter ces jeunes ne font que crier dans le désert. Parce que leur voix se perd et personne ne les entend. Comme dit si bien le journaliste et écrivain uruguayen Eduardo Galeano: "on condamne le criminel mais pas la machine qui le fabrique". Et cette machine, c'est celle qui a provoqué le conflit armé, c'est celle qui a créé les injustices sociales qui engendrent la violence dans les foyers et qui jettent de plus en plus de jeunes à la rue. Une rue dont la seule issue est la prison ou le cimetière. » Verónica J. 32 ans, assistante sociale.*



Photo 04 -

« Chez les animaux, la femelle recherche toujours le mâle le plus fort, celui qui est prêt à affronter n'importe qui pour la conquérir. Les bidonvilles sont ce monde animal, une jungle menaçante, un no man's land sans loi ni justice, au cœur duquel les filles recherchent le mâle dominant, qu'importe s'il est cruel, du moment que, sous sa dépendance, elles se sentent protégées et en sécurité. Ces garçons sont conscients d'avoir un pouvoir sexuel qui ne laisse pas indifférentes nombre de femmes de leurs quartiers, et même certaines jeunes filles des universités privées qui se rendent dans les prisons pour avoir des relations avec des pandilleros. Être dans une cellule avec un assassin tatoué de la tête aux pieds et aux manières un peu sauvages, c'est comme frôler le danger, transgresser la morale établie, jouer avec l'interdit. Et ce qui est interdit est érotique. »

Fabiola P. 36 ans, psychologue.



Photo 05 -

« Être en prison, c'est comme faire son marché. Tu peux trouver de tout, voire plus : de la drogue, des portables, des appareils électroménagers, des armes et même des putes si ça te chante. Si t'as du fric, le gardien ne te refuse rien et, en plus, il te livre la commande avec le sourire. Je viens de demander du crack et en cinq minutes il m'en a trouvé. Deux cailloux pour 40 quetzals. Et ce n'est même pas plus cher qu'ailleurs. Ils ont beau porter un uniforme avec le petit drapeau du Guatemala sur la poitrine, du directeur jusqu'au gardien de base, ce n'est qu'une bande de vendus. Qu'on soit d'un côté ou de l'autre des barreaux, ici personne ne peut se vanter d'avoir la conscience tranquille. » **Juan Carlos P.** 21 ans, membre d'un gang.



Photo 06 -

« Réponds-moi fiston, dis-moi que ce n'est pas vrai, que tu n'es pas mort. Réponds-moi mon fils, allez, réponds... Tu sais que c'est ici que t'es né, dans cet hôpital ? Mais qui aurait pu me dire qu'ici même j'allais un jour te retrouver mort ? Mon Dieu, mais pourquoi je t'ai donné la vie, pour que tu la perdes à 15 ans ? Mais je te jure, mon cœur, que tes frères vont te rendre justice, et ceux qui t'ont assassiné vont payer pour ce qu'ils t'ont fait... Et de la même manière. » **Guillermina F.** 48 ans. Son fils, Santos C., âgé de 15 ans, est mort à son arrivée à l'hôpital, victime d'un règlement de compte entre bandes rivales.



Photo 07 -

« (...) Je n'ai jamais reçu d'amour de ma mère. Elle ne m'a jamais prise dans ses bras, jamais embrassée. Par contre, les coups c'était mon lot quotidien. (...) A 12 ans j'ai pris un bus et je suis partie de mon village chercher du travail en ville. Je suis devenue servante chez une dame. Elle me traitait bien. Elle m'a appris à aimer la vie, à être heureuse. Avant ça, je ne savais pas ce que c'était qu'un sourire. (...) Le futur père de mes enfants avait 19 ans et moi 15. Je croyais être amoureuse... mais j'ai fini par comprendre que l'amour c'est autre chose. Je suis partie vivre avec lui, c'est là que j'ai connu sa mère. Un jour elle m'a invitée dans un local où vont les hommes pour picoler. Une fois à l'intérieur, elle m'a ordonné : Va rejoindre ce vieux, là-bas. Il va nous filer 500 quetzals. Je n'ai pas eu le courage de m'opposer. Et c'est comme ça que ma propre belle-mère s'est mise à me vendre aux hommes. Elle est devenue ma maquerele, avec la bénédiction de mon mari... » **Estela A.** 33 ans, prostituée.



Photo 08 -

« *El Chino* (Le Chinois, surnom qu'on donne à ceux qui ont les yeux bridés.) était recherché pour cinq assassinats. Une fois en prison, c'est sa mère et sa petite amie qui se sont chargées de rançonner pour son compte et celui de ses amis codétenus. Trois mois après son arrestation, toutes les deux ont été assassinées. La gamine avait 16 ans et allait bientôt accoucher. C'est triste parce que ce bébé n'avait rien fait de mal. Mais de toute façon quel avenir aurait-il eu s'il était né dans un monde comme le nôtre en totale décadence ? » **Rosa N.** 44 ans, procureur chargé des affaires criminelles.



Photo 09 -

« (...) Pour gagner encore plus de fric, j'ai fait plein de sales trucs, des choses qui me poursuivent encore, mais sur le moment je ne le voyais pas comme ça. La seule valeur qu'avait pour moi la vie c'était l'argent qu'on me donnait pour la supprimer. C'est lamentable qu'une société comme la nôtre, qui prêche l'amour du prochain, ait pu engendrer des pandilleros et des tueurs à gages, et nous transformer en monstres sans valeurs, sans principes, glorifiant uniquement le tout-puissant dieu argent. La seule chose que fait l'argent c'est pourrir ton âme. (...) » **Carlos S.** 25 ans, tueur à gages.



Photo 10 -

« Étrangement, les mareros les plus tatoués sont les plus instables, ceux qui cachent le plus leur fragilité, ceux qui s'estiment le moins. Se tatouer intégralement, corps et visage, suppose un changement d'identité qui masque cette personne que l'on ne veut pas être, et efface de la mémoire cet enfant qui n'a pas eu le courage ou la force de protéger sa mère des coups ou qui n'a pas su comment se défendre des abus subis et dont il ne parle jamais pour ne se sentir ni humilié ni marginalisé... Grâce à ces tatouages, ils peuvent se créer un autre moi qui inspire la peur et leur donne le sentiment d'être forts et respectés. Ils utilisent leur corps – la seule chose qui leur appartient – comme un livre ouvert où ils écrivent leur vie, leurs peines, leurs joies. Lorsqu'ils en arrivent à se tatouer le visage, c'est comme un suicide social et une façon, sûrement inconsciente, de provoquer un sentiment de culpabilité et de honte, non seulement vis-à-vis des parents, mais aussi de l'ensemble de la société, une société qui les a poussés à devenir des pandilleros. » **Felipe P.** 32 ans, psychologue.



Photo 11 -

« La première fois qu'ils m'ont violé, j'avais 11 ans. Et pendant près de 5 ans, quatre mareros de mon quartier ont abusé de moi chaque fois que l'envie leur prenait. (...) Cela me paraît injuste d'avoir souffert autant, dans l'impunité la plus totale. Combien de gamines vont encore souffrir d'abus sexuels ? Combien vont devoir donner naissance à des enfants qui sont le fruit d'un viol ? Combien d'enfants vont devoir encore grandir sans l'amour de leur mère parce qu'ils n'étaient pas désirés ? Nous n'avons plus le droit de nous taire parce que si ce n'est pas moi, ce seront d'autres filles qui seront, encore et encore, réduites au silence et traumatisées à vie. Si nous continuons à accepter cette situation, jamais nous ne pourrons en finir avec cette violence qui se déchaîne contre nous, les femmes. » **Noemí M.** 17 ans, étudiante.



Photo 12 -

« À 11 ans, je voulais mourir. J'espérais me faire tuer pour ne plus être de ce monde. (...) Je ne voulais plus rien savoir. Je passais des pleurs à la colère, de la colère aux pleurs. Je me disputais avec mes frères à longueur de journée, je n'arrêtais pas de critiquer ma mère et j'étais tout le temps fâché. À l'école, je ne me sentais pas comme les autres garçons, je sentais qu'ils étaient mieux, qu'ils étaient plus virils que moi, et pour me persuader du contraire, je suis devenu très agressif et violent. Je n'arrêtais pas de me demander pourquoi il ne l'avait pas fait avec une femme ? Pourquoi c'était tombé sur moi ? En fait, j'avais très peur de ne pas être un vrai homme. (...) » **Misael H.** 12 ans, écolier.



Photo 13 -

« Je me souviens juste de son visage, du flingue qu'il a dégainé et de la brûlure du premier tir, quand la balle a traversé mon torse. J'ai perdu connaissance et les fleurs que j'avais dans les mains pour les déposer sur la tombe de ma fille ont volé dans les airs. Au loin, j'entendais qu'il continuait à tirer en criant que j'étais en train de braquer le chauffeur du bus. Je sentais à peine les coups de pieds des passagers et je les entendais gueuler : Tuez-le ! Tuez-le ! Une racaille de moins ! Mes yeux se sont fermés et j'ai senti la mort me frôler. À cet instant est apparue l'image de ma fille et de ma mère. J'ai voulu leur demander pardon pour toutes les souffrances et toute la honte qu'elles ont endurées à cause de moi. Cela fait déjà cinq ans que je suis sorti du gang. Et cela fait cinq ans que je n'arrive pas à me pardonner tout le mal que j'ai fait. Voilà pourquoi je n'en veux pas à ce type qui m'a tiré dessus, parce que c'est peut-être à cause de moi qu'il pleure encore la mort d'un être cher. » **Eddy L.** 25 ans, ex-membre d'un gang.



Photo 14 -

« J'étais dans le bus, en route pour le collège, quand deux jeunes gens se sont levés en hurlant : C'est un hold-up ! Des femmes se sont mises à crier, et moi je me suis juste dit : encore ! L'homme qui était assis à côté de moi, un monsieur en costume cravate, s'est levé, a sorti un flingue et la fusillade a commencé. Je me suis pris une balle perdue dans le poumon et elle est ressortie dans le dos. Et me revoilà à l'hôpital où j'ai dû me faire opérer. Il n'y a pas si longtemps, j'étais déjà venu pour la même histoire. En sortant de chez moi pour aller à l'épicerie du coin, je me suis retrouvé au milieu d'un affrontement entre bandes rivales. Et là, une autre balle m'a perforé l'intestin. Pour nous qui vivons dans ces quartiers, c'est la dure réalité de tous les jours ! Mais je remercie quand même Dieu d'être encore vivant ! » **Santos T.** 17 ans, étudiant.



Photo 15 - *« Ici on dit que c'est notre mère qui nous a donné la vie, mais que c'est pour notre mara qu'on est prêt à la donner. Mais maintenant que j'ai un gosse, je ne suis plus très sûr de vouloir mourir pour ma mara... je préfère vivre pour mon fils. »*

Manuel J. 22 ans, membre d'un gang, blessé par balle alors qu'il percevait l'argent d'un racket.



Photo 16 - *« Quand ils veulent abandonner la pandilla (le gang), nombreux sont ceux qui s'accrochent à Dieu comme la seule planche de salut possible. Ils apprennent les versets de la Bible et s'en servent de bouclier pour se protéger une fois sortis du gang. Ils rentrent dans des sectes made in USA et se mettent à crier, à pleurer, à s'humilier devant Dieu... mais surtout devant le quartier, pour que tout le monde se rende compte qu'ils sont en train de vivre une "renaissance". Ils savent bien que dans cette société tellement fausse et hypocrite, il faut juste savoir se vendre. Alors ils chantent les louanges de Dieu, se mettent corps et âme à son service et considèrent ainsi que tous les péchés leur sont pardonnés. C'est trop facile ! Vous ne trouvez pas ? Ne craindre que la justice divine et croire qu'elle seule peut vous sauver ou vous condamner. Et la justice humaine dans tout ça ? En réalité, aller régulièrement à l'église ou assister à un culte évangélique ne signifie absolument pas avoir des valeurs chrétiennes. Parce que si c'était le cas, le Guatemala serait le pays le plus pacifique du monde. Et c'est tout le contraire. »* **Felipe P.** 32 ans, psychologue.



Photo 17 - *« (...) Ces migrations (dues principalement au conflit armé des années 1980) ont bouleversé de manière irréversible les structures sociales et culturelles des populations en majorité mayas et paysannes. Les nouveaux arrivants qui affluaient vers la ville s'entassaient sur des terrains vagues, peu à peu devenus des quartiers insalubres et chaotiques, privés pendant de longues années d'eau, d'électricité, d'égouts, de services de santé, d'écoles. L'État, de son côté, fermait les yeux sur les besoins de ces nouvelles agglomérations. De nombreux enfants sont nés et ont grandi dans cette marginalité, vivant dans la promiscuité, privés de tout et en premier lieu d'une vie familiale digne de ce nom. Cette réalité a généré maltraitements et violences domestiques qui ont progressivement poussé ces enfants vers le monde de la rue. Dans ces zones périphériques, où règnent l'exclusion et la misère, ils ont cherché à compenser leur sentiment d'abandon auprès d'autres gamins qui vivaient la même chose. Des jeunes sans éducation et jamais scolarisés, des adolescents rebelles sans perspectives d'avenir : voilà les conditions qui ont favorisé la naissance des gangs (...) »* **César C.** 45 ans, sociologue.



Photo 18 -

« (...) Je ne supportais plus d'entendre que j'étais la racaille du Guatemala, la raclure du pays, la honte de ma pauvre mère qui, à cause de moi, devait supporter les regards méprisants des gens parce qu'elle avait une fille marera. Elle avait même acheté une parcelle pour moi au cimetière général parce que, chaque jour, elle s'attendait à recevoir la nouvelle de ma mort. (...) Quarante jours après avoir perdu mon bébé, j'ai donné ma démission au gang. Ils l'ont acceptée et, comme rituel d'adieu, ils m'ont battue. Mais c'était un piège. En sortant de là, deux nouveaux membres du gang m'ont suivie (...). J'ai juste entendu deux coups de feu et mon copain qui criait : Vous l'avez tuée, fils de pute !!! Ils n'ont pas réussi. J'ai survécu. Mais j'ai perdu l'usage de mes jambes... et me voilà en chaise roulante. Parfois je me demande pourquoi je reproche tant à Dieu d'être clouée à cette chaise. Mais je sais que je paie pour tous ces crimes que j'ai commis. (...) »
Alicia M. 23 ans, ex-membre d'un gang.



Photo 19 -

« (...) A l'âge de 14 ans, j'ai recherché de l'affection dans une pandilla qui est vite devenue mon autre famille. Une famille constituée de plein de gosses qui, comme moi, attendaient que quelqu'un leur témoigne de l'amour. J'ai commencé à boire, à me droguer, à porter des armes, à jouer les durs. Quand j'ai intégré le gang, je savais que je ne pourrais plus faire marche arrière, que j'y resterais jusqu'à la fin... jusqu'à la morgue. Mais à cette époque-là, je n'en avais rien à foutre. Je voulais être du côté des forts pour ne pas être comme ma mère, une femme maltraitée, humiliée. Je savais que la première règle, pour rentrer dans un gang, c'était de tuer. Tuer pour que ma nouvelle famille m'aime. Et je l'ai fait. (...) »
Alicia M. 23 ans, ex-membre d'un gang.

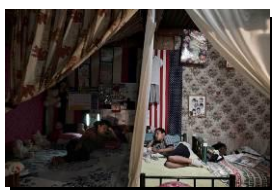


Photo 20 -

« Le moteur de la violence, c'est la haine que les pères et les beaux-pères ont injectée dans le cœur de leurs enfants. Les coups que les gamins voient s'abattre sur leur mère, le machisme, l'alcoolisme, l'inceste, toutes ces épreuves créent une énorme énergie négative très précoce. Ils sont en colère contre tout et tout le monde et sous n'importe quel prétexte. La pandilla, c'est comme un pays des merveilles qui leur donne la possibilité d'évacuer toute leur rage : tu as le droit d'y faire ce que tu veux et tu peux obtenir ce que jamais personne ne t'a donné. »
Felipe P. 32 ans, psychologue.



Photo 21 -

« (...) Moi aussi je suis né dans une famille pauvre. Mon père buvait et à la maison, c'était violent. Et je ne suis pas devenu un délinquant pour autant. J'ai préféré faire l'école polytechnique et devenir officier de l'armée. J'ai pris ma retraite au moment de la signature des accords de paix, puis j'ai décidé de me lancer dans le business de la sécurité. Aujourd'hui je suis un chef d'entreprise qui réussit et j'ai ma propre agence de sécurité privée. Je n'aurais jamais pensé que c'était un secteur aussi lucratif. Notre développement a été facile et rapide parce que la police est peu crédible, corrompue, et parce que la population n'a aucune confiance en elle. Nombreux sont ceux qui se voient obligés de faire appel à nos entreprises, en majorité dirigées par des ex-militaires comme moi. (...) » **Eric M.** 47 ans, chef d'entreprise.



Photo 22 -

« (...) Si j'avais eu la chance de naître ailleurs, est-ce que je serais quelqu'un d'autre aujourd'hui ? Finalement, qu'est-ce que tu as de plus que moi ? Quelle vie tu aurais si tu étais né à ma place ? Et moi à la tienne ? De nous deux, qui serait le salaud ? Je n'essaie pas de me justifier, parce que je sais que je suis responsable de mes actes et que personne ne m'a obligé à devenir un assassin. Mais parfois on comprend les choses trop tard, et reconnaître ses erreurs, c'est difficile. (...) » **Edwin R.** 25 ans, membre d'un gang.



Photo 23 -

« Dans la vie, j'ai été doublement mule. De caractère et de profession. J'ai connu un narcotrafiquant qui m'a proposé de devenir passeur. Avec les 8 000 dollars qu'on te propose pour transporter 1 kg de cocaïne, tu ne penses même pas aux risques. Mais avec 80 capsules de coke dans l'estomac, tu te sens vraiment mal, t'as la tension qui baisse, des fois tu ne peux même plus marcher, tu transpires comme un fou, t'as du mal à respirer, t'as la tête qui tourne... et au moment de passer la douane à Londres, à Mexico ou à Madrid, tu dois faire semblant d'être super content de partir en vacances. (...) Chaque fois, tu te promets à toi-même que ce voyage sera le dernier, que ça y est, ça suffit ! Mais le fric c'est comme une drogue, alors on accepte toujours le contrat suivant. Et les conséquences sont toujours les mêmes : soit mourir par "accident", soit la prison. Maintenant, j'ai plus d'années de taule qu'il m'en faut pour me rendre compte que je n'ai jamais profité de cet argent, qu'il a juste servi à payer des avocats inutiles et qu'à cause de moi ma famille est en danger. » **Otto M.** 23 ans, trafiquant de drogue.



Photo 24 -

« (...) Afficher un taux d'impunité qui dépasse les 95 %, ce n'est vraiment pas brillant. On sait bien que cette impunité génère en grande partie la violence, car les délinquants agissent en sachant parfaitement que le ministère public n'a qu'une très faible capacité d'action. C'est pourquoi, au lieu de combattre la délinquance, notre inefficacité banalise et encourage les conduites répréhensibles. (...) Tant qu'on ne comprendra pas que ces crimes sont la conséquence de politiques qui ne cherchent pas à corriger les injustices sociales, on ne pourra pas trouver de solutions judiciaires plus appropriées. Le Guatemala est toujours un pays en guerre, avec des bandes ennemies qui s'entretuent sans idéologie. C'est une guerre de pouvoir et d'argent qui fait beaucoup plus de victimes que de gagnants. Et, comme toujours, ce sont les pauvres qui trinquent et qui fournissent leur lot quotidien de morts, que nous entassons à notre tour dans le tiroir des affaires classées sans suite, en espérant seulement que la situation n'empire pas... parce que ça m'étonnerait vraiment qu'elle s'améliore. » **Arnoldo S.** 40 ans, assistant du procureur.